

ÉRIC VUILLARD

# La guerre des pauvres

RÉCIT

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*

## DU MÊME AUTEUR

*LE CHASSEUR*, Michalon, 1999.

*BOIS VERT*, Léo Scheer, 2002.

*TOHU*, Léo Scheer, 2005.

*CONQUISTADORS*, Léo Scheer, 2009 ; Babel n° 1330.

*LA BATAILLE D'OCCIDENT*, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1235.

*CONGO*, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1262.

*TRISTESSE DE LA TERRE*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1402.

*14 JUILLET*, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1559.

*L'ORDRE DU JOUR*, Actes Sud, 2017.

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
soixante exemplaires sur vergé de Rives, signés par l'auteur,  
accompagnés d'un dessin signé de Ronan Barrot,  
numérotés de 1 à 60, réservés à la librairie  
*Pierre Bravo Gala*, à Paris.

© ACTES SUD, 2019  
ISBN 978-2-7427-10367-5

ÉRIC VUILLARD

# La guerre des pauvres

RÉCIT

*un endroit où aller*

*ACTES SUD*

## Histoire de Thomas Müntzer

**S**ON PÈRE avait été pendu. Il était tombé dans le vide comme un sac de grain. On avait dû le porter la nuit sur l'épaule, puis il était resté silencieux, la bouche pleine de terre. Alors, tout avait pris feu. Les chênes, les prés, les rivières, le gaillet des talus, la terre pauvre, l'église, tout. Il avait onze ans.

Dès l'âge de quinze ans, il avait fondé une ligue secrète contre l'archevêque de Magdebourg et l'Église de Rome. Il lisait les *Épîtres* de Clément, le *Martyre de Polycarpe*, les *Fragments* de Papias. Avec quelques camarades, il chantait les merveilles de Dieu, traversait le Jourdain en robe de chambre et, traçant à la craie sur le sol la roue cosmique, signe de rassemblement, ils s'allongeaient dedans chacun leur tour et se mettaient les bras en croix afin que descende le Ciel dans la terre. Et puis, lui se souvenait du cadavre de son père, de sa langue énorme comme une parole unique qui aurait séché. "J'étais dans la joie, mais on ne s'unit à Dieu que par de terribles douleurs et le désespoir." C'est ce qu'il croyait.

On raconte qu'à Stolberg, un certain Barthol Munzer aurait été vigneron ; on parle encore d'un Monczer Berld et d'un Monczers Merth, mais on n'en sait rien. Il y a aussi Thomas Miinzer, mort dans une bagarre de tripot. On ne sait pas s'il avait pris une mornifle ou le coin d'une bûche sur la gueule, on ne sait pas

non plus s'il fut ou non parent de l'autre Thomas Müntzer, celui dont le père, vers 1500, pour des raisons inconnues, fut exécuté sur les ordres du comte de Stolberg, certains disent pendu, d'autres brûlé.

\*

Cinquante ans plus tôt, une pâte brûlante avait coulé, elle avait coulé depuis Mayence sur tout le reste de l'Europe, elle avait coulé entre les collines de chaque ville, entre les lettres de chaque nom, dans les gouttières, par les méandres de chaque pensée ; et chaque lettre, chaque morceau d'idée, chaque signe de ponctuation s'était retrouvé pris dans un bout de métal. On les avait répartis dans un tiroir de bois. Les mains en avaient choisi un et encore un et on avait composé des mots, des lignes, des pages. On les avait mouillées d'encre et une force prodigieuse avait appuyé lentement les lettres sur le papier. On avait refait ça des dizaines et des dizaines de fois, avant de plier les feuilles en quatre, en huit, en seize. Elles avaient été mises les unes à la suite des autres, collées ensemble, cousues, enveloppées dans du cuir. Ça avait fait un livre. La Bible.

Ainsi, en trois ans, on en fit cent quatre-vingts, pendant qu'un seul moine, lui, n'en aurait copié qu'une. Et les livres s'étaient multipliés comme les vers dans le corps.

Or, le petit Thomas Müntzer lisait la Bible, il grandit avec Ézéchiël, Osée, Daniel, mais c'était l'Ézéchiël de Gutenberg, l'Osée de Gutenberg et son Daniel ; et après avoir franchi le branlant pourri qui bâillait et raclait par terre, il restait de longs moments en bas, dans la vieille cuisine, à se frotter les yeux. Il ne savait pas ce qu'il voyait ni ce qu'il devait voir. Il était seul comme un voleur, et innocent.

Le temps passa ; il vécut avec sa mère, sans doute chichement. Son cœur le faisait souffrir. Sous les chênes, les sapins, sur la terre pauvre du Harz, tandis qu'avec d'autres enfants il courait après les cochons, il devait s'arrêter seul, soudain stupide, et pleurer. Oui, je l'imagine au bord d'une rivière de petits cailloux noirs, la Wipper ou le Krebsbach, peu importe, ou bien sur les flancs

des petits sommets tristes de chaos rocheux, collines érodées, tourbières miteuses, dans la vallée de la Bode ou de l'Oker, étouffant dans un mélange d'amertume et d'amour.

Enfin, il fit des études, à Leipzig, puis devint cureton à Halberstadt, à Brunswick, puis provost ici ou là, puis, après bien des tribulations parmi la plèbe des partisans de Luther, il sortit de son trou, en 1520, lorsqu'il fut nommé prédicateur à Zwickau.

## Zwickau

**H**ORS des frontières de Saxe, on connaît mal Zwickau. C'est juste un bled parmi d'autres. *Zwicker* veut dire pince-nez, *Zwickel*, gousset, *Zwiebel*, oignon, et *zwiebeln*, tourmenter, brimer. Mais Zwickau, ça ne veut rien dire, ou bien alors ça veut dire pelures, têtes de pipe, bonnes affaires, oui, c'est cela que Zwickau veut dire : têtes de pipe et bonnes affaires. Car à Zwickau, on tisse, on tisse énormément, on tisse pour tout le monde, pour les gens de Francfort et de Dresde ; même à Paris, on raconte qu'à l'époque certains dormaient dans des draps de Zwickau. Et puis on creuse la terre, on exploite des mines. Ainsi, tout de suite après les Welser et les Fugger viennent les bourgeois de Zwickau.

Les bourgeois entendirent prêcher Müntzer, à l'église Sainte-Marie ; mais au retour d'Egranus, qu'il avait remplacé, on le nomma à l'église Sainte-Catherine, paroisse des tisserands et des mineurs. Là, Müntzer dut côtoyer le groupe des prophètes de Zwickau : Storch, Stübner, Drechsel. Ces trois ombres s'agitaient de toutes leurs forces, baignant dans l'extase, les visions et les songes, guettant les moments où le Bon Dieu leur parlait *directement*. La grande querelle était de prôner un baptême volontaire et conscient. Oh ! ça paraît un peu démodé cette idée de baptême, ce rationalisme de fous furieux, cette *Aufklärung* des burettes. Mais c'est une réaction à la corruption de l'Église, à l'irrationalité de la doctrine

et des sacrements. Car ils lisent autre chose qu'Augustin et Thomas d'Aquin les fous furieux de Zwickau, ils lisent Érasme et Nicolas de Cues, ils lisent Raymond Lulle et Jan Hus, ils polémiquent, ils argumentent, ils veulent se tenir nus dans la vérité.

Ainsi, la ville est partagée en deux. Il y a d'un côté les patriciens, à Sainte-Marie, de l'autre, à Sainte-Catherine, la plèbe. La raison et la pureté, ce sera pour les pauvres ; c'est devant eux que Müntzer commence à s'agiter, c'est là que sa blessure s'avive. Il parle. On l'écoute. Il cite les Évangiles : "Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses." Il croit pouvoir lire les textes tout simplement, à la lettre ; il croit en une chrétienté authentique et pure. Il croit que tout est écrit noir sur blanc dans saint Paul, qu'on trouve tout ce qu'il faut dans les Évangiles. Voilà ce qu'il croit.

Et c'est cela qu'il va prêcher aux pauvres tisserands, aux mineurs, à leurs femmes, à tous les misérables de Zwickau. Il cite l'Évangile et met un point d'exclamation derrière. Et on l'écoute. Et les passions remuent, car ils sentent bien, les tisserands, que si on tire le fil toute la tapisserie va venir, et ils sentent bien, les mineurs, que si on creuse assez loin toute la galerie s'effondre. Alors, ils commencent à se dire qu'on leur a menti. Depuis longtemps, on éprouvait une impression troublante, pénible, il y avait tout un tas de choses qu'on ne comprenait pas. On avait du mal à comprendre pourquoi Dieu, le dieu des mendiants, crucifié entre deux voleurs, avait besoin de tant d'éclat, pourquoi ses ministres avaient besoin de tellement de luxe, on éprouvait parfois une gêne. Pourquoi le dieu des pauvres était-il si bizarrement du côté des riches, avec les riches, sans cesse ? Pourquoi parlait-il de tout laisser depuis la bouche de ceux qui avaient tout pris ?

## Dieu et le peuple parlent La même langue

**M**ÜNTZER fut chassé de Zwickau, il y passa moins d'un an. Il vint alors en Bohême. Il y avait là-bas une effervescence. On sortait à peine du Grand Schisme. Comme un peu partout, on allait d'hérésie en hérésie. Une soif de pureté traversait les pays, galvanisant les foules, interrompant brutalement le vieux discours. Soudain, l'esprit s'introduisit dans les demeures. La nuit, les grenouilles coassaient une vérité innommable, on allait la nommer. Le bec du vautour rongait la chair des cadavres, on le ferait parler. La Bible parut alors devoir être enfin accessible à la raison humaine. Mais ce fut d'abord en Angleterre, deux siècles plus tôt, qu'on fit le grand saut. John Wyclif avait eu une idée, oh ! une toute petite idée, une idée de rien du tout, mais qui devait faire beaucoup de bruit. John Wyclif eut l'idée qu'il existe une relation directe entre les hommes et Dieu. De cette première idée découle, logiquement, que chacun peut se guider lui-même grâce aux Écritures. Et de cette deuxième idée en découle une troisième : les prélats ne sont plus nécessaires. Conséquence : il faut traduire la Bible en anglais. Wyclif – qui n'était pas, comme on le voit, à court d'idées – eut encore deux ou trois autres pensées terribles : ainsi, il proposa qu'on désigne les papes par tirage au sort. Dans son élan, il n'était plus à une folie près, il déclara que l'esclavage est un péché. Puis il affirma que le clergé

devait vivre désormais selon la pauvreté évangélique. Enfin, pour vraiment emmerder le monde, il répudia la transsubstantiation, comme une aberration mentale. Et, pour finir, il eut sa plus terrible idée, et prôna l'égalité des hommes.

Alors, il pleut des bulles. Le pape se fâche et quand le pape se fâche, il pleut des bulles. Traduire la Vulgate en anglais, quelle horreur ! Aujourd'hui le moindre mode d'emploi est en anglais, on parle anglais partout, dans les gares, les grandes entreprises et les aéroports, l'anglais est la langue de la marchandise, et la marchandise, aujourd'hui, c'est Dieu. Mais en ce temps-là, c'est en latin qu'on annonçait les correspondances, l'anglais restait langage de chiffonniers, de soudards. Et voici que John traduit la Vulgate, le latin sublime de saint Jérôme en *british*, dans ce sabir de gros lourdingue, et voici qu'il réfute la transsubstantiation – il est fou ! – et qu'il envoie dans les cambrousses ses disciples, *les pauvres gens*, prêcher la doctrine. Il a trop lu Augustin et Lactance, son cerveau est dérangé. Les *lollards* propagent ses idées saugrenues sur la sainte pauvreté, soupe égalitariste que lapent dangereusement les petits péquenauds du Devon. Dans leurs fermes miteuses où les enfants crèvent, ça leur dit quelque chose, à eux, cette relation directe avec Dieu dont on leur parle, sans l'intermédiaire des prêtres, sans la dîme, sans tout le train de vie des cardinaux ; cette pauvreté évangélique, c'est leur vie !

“Laisse tout et suis-moi !” aurait dit le Christ ; ce commandement est sans fin, il exige une humanité nouvelle. Énigmatique et nue. Il bafoue les grandeurs du monde. Une pauvreté détruit. Une autre exalte. Il y a là un grand mystère : aimer les pauvres, c'est aimer la pauvreté haïssable, ne plus la mépriser. C'est aimer l'homme. Car l'homme est pauvre. Irrémédiablement. Nous sommes la misère, nous errons entre le désir et le dégoût. À cet instant de l'Histoire, où Wyclif ouvre ce qui allait devenir la Réforme, Dieu et le peuple parlent la même langue.

Bien sûr, Rome condamna John Wyclif, et, malgré sa parole profonde et sincère, il mourut isolé. Et plus de quarante ans après sa mort, condamné par le concile de Constance, on exhuma son cadavre, on brûla ses ossements. On avait contre lui la haine tenace.

Car ses paroles émurent la misère et semèrent un grand trouble. L'un des disciples de Wyclif s'appelle John Ball, il est paysan. On ne connaît pas sa date de naissance, on ne sait rien de ses parents, on ne sait presque rien de lui. Sa trace se perd dans le flot des destinées ordinaires. Vers 1370, il se met à errer dans les campagnes, le long des verdoyantes vallées, entre les collines. Il va de ferme en ferme, de hameau en hameau ; il prêche contre les puissants et les riches, il s'adresse aux vagabonds, aux manants, aux gueux. Il poétise et sème ses croyances illicites sur les chemins : "Si Dieu avait condamné certains hommes à vivre dans la servitude et d'autres à vivre libres, il les aurait sans doute désignés", clame-t-il, sillonnant les routes. Il erre ; et les gonds des vieilles pensées se brisent dans l'huis ; et ri sous les guirlandes de houx, et ra dans la buée du matin, l'ombre absorbée par l'ombre, sur la tribune de bouse. Il prêche aux hommes de trente-six métiers, aux pauvres nourrices, à la marmaille, dans le tremblement. Sa langue est cousue de proverbes ordinaires, de morale commune. Mais il sait, John Ball, qu'elle est dans le feuillu des fourrés depuis toujours, l'égalité des âmes ; et il sent bien qu'elle avise, qu'elle décrète. On le surnomme l'ardent prieur des palis ; mais il fait peur.

En 1380, le Parlement vote une nouvelle *poll tax*, et voici que brusquement les paysans se soulèvent. La révolte commence à Brentwood ; les routes sont coupées, les châteaux brûlent. Puis ça se propage dans le Kent, dans le Norfolk et le Sussex. Et John Ball fulmine, il prêche l'égalité humaine. Les auberges sont pleines de pèlerins et de fous. À Colchester, entre les ballots de laine et les chapelets d'oignons, on parle ; en Anglie de l'Est, on parle ; partout, la *poll tax* est contestée et les hiérarchies remises en cause. Les nobles fuient. Les soldats désertent. Les rues des villages sont encombrées d'épaves, charrettes renversées, sacs de terre. Le pouvoir est inquiet. Le duc de Lancastre donne ses ordres : il faut arrêter John Ball. Au mois de mai, on parvient à mettre la main sur le prieur et on l'emprisonne à Maidstone.

C'est alors qu'un autre homme s'éveille. Pas très loin, dans le Kent, un ancien soldat, ayant servi en France, a repris son métier de paysan. Un matin, le percepteur vient prélever la taxe ; Wat Tyler n'est pas là, il est allé couper du bois dans la forêt. Sa fille ouvre la porte, et l'homme entre chez eux. Il réclame leur contribution, mais la jeune fille ne peut pas payer, ils ont à peine de quoi

vivre. Le percepteur lui arrache sa robe, il la jette sur une paille et il se paie. Elle a quinze ans. Elle est jolie. Elle est la valeur même. Mais la progéniture des pauvres ne vaut rien. Ses lèvres sont bleues à présent, elle a froid ; elle titube sur le petit sentier bordé de mûres ; de loin son père la voit. D'énormes masses de nuages rasant le sommet des arbres. Le cerf frémit dans son cuir. Wat Tyler porte sa fille à la maison, il la porte dans ses bras comme un cadavre. Il la confie aux voisins et il court, il court à travers la colline, il veut rattraper l'attelage du percepteur en coupant par le bois. Il arrive à la route et s'accroupit, essoufflé. Il se demande si l'homme est déjà passé, mais à peine se l'est-il demandé qu'il entend le martèlement d'un galop. Il entend l'alouette plaintive, et sent couler en lui une larme froide. Le cavalier arrive, Wat Tyler se jette sur la route, lève le bras, et cogne ! Le marteau fend le crâne. Le cavalier tombe, le cheval gémit et fait un écart. Vlan ! un autre coup, sur le dos, dans l'éclat aride du jour. L'épaule est fracassée. L'homme n'est plus que chair morte.

Alors les paysans du Kent se soulèvent à leur tour. Wat Tyler se porte à leur tête et la troupe se dirige vers Maidstone. Là-bas, on ne sait pas trop ce qui se produisit. On suppose qu'à l'arrivée des insurgés l'archevêque de Cantorbéry libéra John Ball pour apaiser la foule. Mais aussitôt libéré, John Ball entraîne ses partisans vers le palais de l'archevêque, qu'ils saccagent. Puis on va à Lambeth. Sur la route, on capture l'archevêque, et on se lance à l'assaut de la Tour de Londres. La pluie inonde les visages. Les paysans marchent sans ordre, et ils sont nombreux, plus de cent mille ; on vient de partout, des foules misérables se rassemblent. Un chien part en courant dans le soleil, une femme tombe folle et embrasse tout le monde, une brute tue son maître, l'eau bénite brûle le visage d'une enfant. À Londres, c'est la panique. Le roi ne sait plus quoi faire. Les bourgeois et les nobles errent comme des ombres dans les couloirs. On chuchote, on crie. Sur leur chemin, les pauvres enfoncent les portes des prisons, ils libèrent les captifs, des hommes sortent des trous, les yeux fermés, incapables de voir. Des vieillards, des fantômes. On les embrasse, on leur donne à manger et à boire. Ils meurent ; c'est du moins ce que dit la fable.

Furieux, les paysans arrachent les juges à leurs lits, les traînent sur la place publique et les décapitent. Il fait beau. La foule est là, ensuée, pantelante, on n'a jamais vu tant de monde. La Tamise rayonne, l'eau scintille, des hurlements

emplissent la ville, traversent les murs. Les mouettes roulent au-dessus des têtes, mais on ne les entend pas. Et Wat Tyler envoie des hommes parler à la foule, fait interdire le pillage sous peine de mort et organise le campement. En fin de journée, une ambassade est prête ; les insurgés exigent de parler au roi. Le roi ? À ce moment, il semble être encore au-dessus de toute égalité, grand visage informe, autorité suprême. On en appelle à lui. Il est le dernier garant sur terre de la justice, c'est ce que l'on croit. Le Parlement a voté cette satanée taxe ? Le roi n'en veut pas, lui, il va écouter son peuple, il va venir les voir au bord de la vérité. Mais le roi ne vient pas ; et les insurgés pénètrent dans Londres, ils fraternisent avec la population, haranguent les places, courant par les rues. À présent, ils réclament l'abolition du servage. Autant dire qu'ils veulent détruire la société.

Les nuits sont pleines de fêtes, d'alcool et de musique, la vie passée semble se dissoudre, l'autorité s'effondre. On attaque l'hôtel de Savoie, le palais le plus prestigieux d'Angleterre, celui du duc de Lancastre, oncle du roi. On l'accuse d'avoir soutenu la taxe. Le duc échappe à la foule, mais le palais est incendié. Les meubles et les tapisseries sont arrachés, jetés à la Tamise, dans une indescriptible liesse. Tout est réduit en cendres. Le roi a quatorze ans ; il se réfugie dans la Tour de Londres. On ne sait plus que faire.

À partir de là, tout se précipite. Le 13 juin, le roi cherche à fuir. Il traverse la Tamise en bateau, à Greenwich, la foule l'empêche d'accoster. Le lendemain, il file à cheval, on l'arrête à Mile End. Là, il parlemente, enfin, il accorde tout : la liberté pour les serfs, la levée des taxes, une amnistie générale pour les rebelles. Mais ça ne prend plus. Les rebelles se ruent sur la Tour de Londres et la prennent d'assaut. L'archevêque de Cantorbéry tente de s'enfuir. On le traîne aussitôt sur la colline près de la tour et on le décapite. Les maisonnettes qui bordent la place se taisent ; les fenêtres sont ouvertes, mais tout le monde fait silence. Ce qui était immuable se brise. Robert de Hales, le lord trésorier, est décapité à son tour, avec d'autres hauts personnages. Chaque tête est accrochée sur le pont de Londres, au-dessus de la porte sud, au bout d'une pique.

Le roi provoque alors une nouvelle entrevue avec Tyler, à Smithfield, où il renouvelle ses promesses ; les rebelles ne sont pas convaincus. Ils doutent de la sincérité du monarque. N'a-t-il pas essayé de leur échapper deux fois ? Mais le

roi assure que toutes leurs revendications seront exaucées. Il porte un petit chapeau bleu, une tunique d'or et de beaux cheveux longs. Le roi est presque un enfant. Wat Tyler hésite. Ses camarades veulent obtenir des gages. Aux côtés du roi, les barons sont hostiles, l'ambiance est tendue, les chevaux s'énervent. Soudain, des provocateurs insultent Tyler et tentent de le faire tomber. Son cheval fait un écart, un soldat tire une dague, et c'est la confusion. Un homme est frappé à la jambe et pisse le sang. Les chevaux tournent, écumants, on se bouscule. Des pierres volent. Le soleil ouvre les visages. Un nuage passe. Et soudain William Walworth, le lord-maire, blesse Wat Tyler d'un coup d'épée. Sa poitrine est inondée de rouge, terriblement rouge ; son œil roule sur le temps et sa carapace de tortue. Il tombe de cheval, sa hanche se brise, l'armure tinte. Un grand mouvement perturbe tout, cris, piétinements, un autre cavalier tombe, et puis un autre. Alors, un écuyer s'approche de Tyler qui est à terre, ils se regardent – tous les rois de la terre soufflent leur haleine de guenon à l'oreille de l'écuyer – l'éternité veut refermer l'écluse, mais le vantail est ouvert – et l'écuyer l'achève. Wat Tyler gît à terre, éventré. Puis tout va encore plus vite. Le roi écarte les rebelles et prend la parole : il embrasse leur cause et les assure de son soutien ; ils n'ont rien à craindre – il le jure ! –, mais il faut se disperser sans attendre ! La peur et le désordre font le reste. Cette foule immense, venue à Londres pour combattre, est soudain prise d'une grande tristesse impuissante. On ne sait plus qui écouter, on se débande. Par petits groupes, on s'éloigne de Londres, remplis de craintes, se méfiant des promesses du roi, ne sachant que faire.

Un capitaine du roi, Robert Knolles, se tient à l'affût hors de la ville. Avec ses hommes, il pique sur les rebelles et les massacre. Et les représailles ne font que commencer. Le roi lui-même part pour le Kent à la tête d'une armée. Des bandes parcourent les campagnes et traquent les hommes à présent dispersés ; on les chasse comme des bêtes, on exécute sommairement des dizaines de milliers de paysans. Le roi révoque tous ses accords. La répression est froide, intraitable, elle durera presque deux mois. John Ball sera finalement arrêté, et aussitôt pendu, écartelé. Il ne sera plus question d'annuler la *poll tax*, et le servage ne sera aboli que deux cents ans plus tard.

Et pourtant, ça recommence. John Ball et Tyler se réincarnent en Jack Cade. En 1450, il rédige une plainte des communes pauvres du Kent, il se fait appeler Jean-demande-tout. En juillet, à la tête d'une troupe de cinq mille hommes, paysans, artisans, soldats déclassés, petits commerçants, Jack Cade prend lui aussi la Tour de Londres. On décapite le lord trésorier, on décapite l'ancien shérif du Kent et quelques autres personnages. Les rebelles entrent de nouveau dans Londres et, cette fois-ci, ils pillent la ville. Un soir, Jack Cade trouve refuge dans un jardin, une ombre avance, une lame brille dans l'obscurité ; le rebelle n'est plus qu'un cadavre. Mais ce n'est pas fini. Ça redémarre aussitôt dans le Sussex. John et William Merfold appellent au meurtre de la noblesse et des curés. Durant l'automne, leurs hommes armés de gourdins se rassemblent et, à Robertsbridge, ils empêchent le clergé de percevoir sa dîme, à Eastbourne, ils s'insurgent contre le loyer élevé des terres. Ils renient l'ordre social. À coups de milices, de raids et de pendaisons, leur révolte sera matée.

## En bohême

**E**T CE N'EST PAS la fin de l'histoire. Ça n'est jamais fini. Le cœur se remit à battre en Bohême ; juste après que celui de Wyclif se fut éteint en Angleterre, un certain Jan Hus prit la relève et traduisit son *Triologus* en tchèque. Et voici que lui aussi s'agite, il prêche dans la chapelle de Bethléem, à Prague, pour la réforme de l'Église. C'est reparti ; et le pape refait quelques bulles qui s'envolent en direction de la Bohême mais crèvent les unes après les autres sur les petits clochers de Prague.

Et maintenant, voici que le pape appelle à la croisade contre le roi de Naples, et voici que Jan Hus monte en chaire, dans la petite chapelle de Bethléem, et prêche la désobéissance ; il prêche l'amour, la prière, même pour les ennemis du Christ, et tonne que le repentir ne passe ni par l'argent des indulgences, ni par la violence des croisades, ni par le pouvoir des princes. C'est fait. Les mots sont dits de nouveau : *ni par l'argent ni par le pouvoir ni par les princes*, ces mêmes petits mots qui changent de forme, de ton mais pas de cible, et qui, lorsqu'ils reviennent au monde, toujours s'acharnent contre l'argent, la force et le pouvoir. Ces mots vont petit à petit devenir les nôtres. Ils vont mettre longtemps, très longtemps à faire leur chemin jusqu'à nous. On les entend mal encore dans les prêches de Jan Hus, mais peut-être ne les avait-on jamais si bien entendus.

Et c'est l'émeute. Le peuple se soulève. Prague flambe. Les émeutiers sont pourchassés. Les étudiants font cramer les bulles papales, on découpe les étudiants à la hache. Et puis tout s'envenime.

Alors, on réunit un concile. À l'époque, trois papes revendiquent le trône de Pierre. Le pape de Rome, le pape de Pise, le pape d'Avignon. Grégoire XII, Jean XXIII, Benoît XIII. Ça en fait des prénoms et des chiffres à retenir, c'est bien compliqué. Et au milieu de cet imbroglio, on se penche sur la carcasse de Hus. Les meilleurs canonistes s'échinent sur l'affaire : Hus est-il hérétique ? Voyons un peu son foie, sa bile, son prépuce.

Oui. Il l'est. C'est sûr. Il a dit que l'hostie ne se transforme pas en chair. Aussitôt, on le fait venir à Constance, et puis on l'emprisonne et on le juge et on le brûle. Coiffé d'une mitre de carton, on l'attache au poteau. Et il brûle Jan Hus, il brûle comme le bois, comme la paille. Il brûle comme le cœur !

C'est donc en Bohême, dans cette Bohême de Jan Hus – bien après, mais le souvenir est vif et les idées font leur chemin –, qu'arrive Thomas Müntzer, le récalcitrant. Pendant vingt-cinq ans, le peuple révolté avait tenu tête aux armées européennes coalisées ; pendant vingt-cinq ans, on avait été hussites, taborites, fanatiques de tout poil. Dix-huit mille hommes étaient morts à la bataille de Lipany. Pendant vingt-cinq ans, on avait rémisé le Purgatoire, révoqué les péchés mortels, renié la monarchie pour le seul règne de Dieu. On avait même revendiqué la fin de l'État et le partage de tous les biens. On en était là.

Et Thomas Müntzer, aussitôt arrivé, rédige son *Manifeste de Prague*. Et il l'écrit en allemand, et le fait traduire en tchèque. Müntzer récuse les discussions entre savants théologiens, l'ésotérisme le dégoûte. Il en appelle à l'opinion. C'est l'un des traits de sa grandeur. Les thèses les plus profondes réclament d'être connues de tous.

Il s'exprime de manière impulsive et sans ordre, il suit le fil brûlant de son désir. Et il a un désir, Thomas Müntzer, et ce n'est pas le même désir qui vous fait cardinal et qui vous fait Thomas Müntzer. Lui, une chose terrible l'habite, le secoue. Il est en colère. Il veut la peau des puissants, il veut ratiboiser l'Église, il veut crever le ventre à tous ces enfants de salauds ; mais il ne le sait pas encore peut-être ; et pour le moment, il étouffe. Il veut en finir avec la pompe et ce luxe

de chien. Le vice et la richesse l'accablent, l'association des deux l'accable. Il veut faire peur. La différence entre Müntzer et Hus, c'est que Müntzer a soif, il a faim et soif, horriblement, et rien ne peut le rassasier, rien ne peut éteindre sa soif ; il dévorera les vieux os, les branches, les pierres, les boues, le lait, le sang, le feu. Tout.

## Le monde entier

**Q**UELQUES mois plus tard, il quitte Prague, puis mène pendant un an et demi une vie errante. On possède plusieurs lettres de cette période, une à Melanchthon, une autre à Luther. Celle-là restera sans réponse. Müntzer y parle avec vigueur, il invoque une parole vivante, qui ne viendrait pas des livres, mais du cœur. Dieu parle, il s'adresse à nous à travers le feuillage et les silhouettes du rêve. Mais la véhémence de Müntzer effraie les autres théologiens. Carlstadt lui oppose qu'il est bien difficile de reconnaître la volonté du Seigneur, que Son Royaume n'est pas de ce monde. Il prendra désormais ses distances. Vers 1522, notre petit prêtre est désormais tout seul. C'est alors qu'il s'installe à Allstedt, où il écrit sa *Protestation*. Dans une prose offensive, il affirme que l'expérience cruciale est la douleur. Elle seule permet d'accueillir la parole de Dieu. Elle est la faucille qui sarcle l'âme, coupe la mauvaise herbe ; et il en appelle à un Christ amer. "Elle n'a pas encore été entièrement dévorée, Jézabel, par les chiens !" C'est ce qu'il écrit. Le Christ amer est son image la plus abjecte et la plus émouvante.

Et puis il s'en prend à la raison. Terminé Érasme ! Terminé Sénèque ! Il faut d'abord être tué pour renaître. Il déborde, Müntzer, il exulte. Pour lui, l'esprit, c'est la Croix. La vie, c'est la Croix. La vérité, c'est la Croix. Derrière le rite, il

veut retrouver la souffrance authentique, clarté première. Car l'âme, c'est le Christ. Oui, la petite âme doit, comme Christophe Colomb, traverser le monde à la recherche de Dieu, elle doit bien se griffer les genoux aux ronces, se meurtrir les joues aux branches, se brûler les poumons au vent froid. Il veut se débarrasser du chiqué, Thomas Müntzer, il veut sentir sa petite âme toute nette, toute propre après la souillure et la douleur, et que le corps soit embarqué dans le grand jour.

Il se fout du rituel ; baptême enfant ou adulte, peu lui importe. Le seul baptême est spirituel. C'est la petite âme qu'on asperge d'eau, c'est elle qui est dans l'Arche pendant le Déluge, c'est encore elle qui sort de Gomorrhe à la nuit tombante.

Et puis, il ne lésine pas, Müntzer, dans sa *Protestation*, il s'adresse aux Juifs, aux païens, aux Turcs ! Il souhaite les convaincre, les convertir. Il bataille avec l'islam, le judaïsme, le paganisme. Il écrit pour le monde entier.

## La parole

**S**URTOUT, il s'en prend au latin. Il oppose la simplicité du peuple au latin, et cette simplicité n'est pas vulgaire, elle peut être convertie. La boue, c'est de l'or. Et tandis que Luther traduit la Bible en allemand, Müntzer s'adresse dans leur langue à ceux qui ne savent pas lire.

Il va plus loin que Luther. Sa messe en allemand soulève un tollé. Les gens viennent des alentours d'Allstedt écouter la parole de Dieu, des foules se déplacent pour entendre un prêtre s'adresser à eux pour la première fois dans leur langue. Dans l'église d'Allstedt, Dieu parle allemand.

Aussitôt, des ennemis se dressent. Le comte Ernest de Mansfeld promet le fer à ceux de ses sujets qui se rendraient à Allstedt écouter Müntzer. Car les ouvriers, les artisans, toute une population ignare, les bourgeois même, se pressent. On veut entendre la Parole en allemand, on veut enfin savoir ce qu'on nous racontait depuis si longtemps dans cette langue étrange ; on en a marre de répéter *amen* et ces couplets que l'on ne comprend pas. Et ce n'est pas insulter Dieu que de lui demander gentiment de parler notre langue.

Müntzer dit la messe en allemand. Et lorsque le comte de Mansfeld interdit à ses sujets de venir l'écouter, il change de ton ; un autre Müntzer apparaît, fâché, courroucé, comme on dit dans les bibles. Il monte d'un cran ; et si on ne mesure

pas bien la marche qu'il franchit alors, on ne peut rien comprendre au fanatisme, on ne peut que s'épouvanter. Mais si on jauge bien le pas qu'il fait et pourquoi, si on apprécie bien ce que cette injonction peut entraîner d'humeur pour un homme orgueilleux, c'est-à-dire pour un homme qui se juge l'égal des autres, eh bien, on se donne les moyens de comprendre quelque chose à ce raidissement, à cette folie vibrante qui s'empare du cœur et fait signer à Müntzer la lettre qu'il adresse au comte : *Destructeur des impies*.

## Le sermon aux princes

OUI, Müntzer fâché, courroucé, monte d'un cran. Il écrit à l'électeur Frédéric, suzerain du comte ; mais fini le ton douceâtre, fini les courbettes. Après avoir évoqué les princes dont seules les bonnes actions seraient à redouter, Müntzer hausse le ton, il le hausse à présent de plus d'une mesure, il le hausse en remontant tout en haut du gibet de son père, où la corde est nouée à la poutre, tout en haut du malheur et de l'injustice, et de là, après avoir invité *Son Altesse* à déplorer la voie par quoi les princes se font craindre des peuples au lieu de s'en faire aimer, il évoque le glaive, il menace : *S'il en est autrement, le glaive leur sera enlevé et sera donné au peuple en colère.*

Ça y est, pour la première fois peut-être, on entend ça : *le glaive leur sera enlevé et sera donné au peuple en colère.* Comme ça sonne, comme ça fait du bien !

Peu de temps après, il est convoqué devant le duc Jean, le prince héritier, le bailli, le bourgmestre et le conseil, afin qu'on se fasse une idée plus précise de la doctrine d'un tel homme. Mais, au lieu de la justification qu'ils attendaient, voici que Müntzer se met à commenter un songe, et pas n'importe lequel, celui de Nabuchodonosor, où Daniel annonce au roi la fin de son royaume. La tête d'or

tombe. Les pieds d'argile sont broyés. Tous les royaumes qui succèdent à celui de Babylone seront détruits, sauf un. Celui-là est indestructible, et c'est le Royaume de Dieu.

Les princes n'aiment pas qu'on évoque devant eux la destruction des royaumes. Cette idée les chagrine. Le songe de Nabuchodonosor est une prophétie de malheur.

Et Müntzer ne se contente pas d'une exégèse châtiée, la température monte encore. Il cite Jean : "Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits doit être arraché et jeté au feu." Il cite Luc : "Emparez-vous de mes ennemis et égorgez-les devant mes yeux." Il cite les Psaumes : "Dieu fracassera les vieux vases avec une verge de fer." Comme il est violent soudain, comme ça lui remonte par la gorge ! Et dans cette terrible diatribe, il glisse quelques injures cocasses, avec un sérieux effrayant. Mais surtout, à la place du bon peuple de Dieu qu'on invoquait depuis toujours, ce bon peuple muet, pitoyable et consentant, auquel on accordait sa volée d'eau bénite, Müntzer en introduit un autre, plus envahissant, plus tumultueux, un peuple pour de vrai, *les pauvres laïcs et paysans*. On est loin du gentil peuple chrétien, cette généralité de catéchisme, c'est de l'homme ordinaire qu'il s'agit.

Et ce peuple-là pue, il grogne, mais il pense aussi. Alors, imaginez, parmi les mots *scélérats, glaive, ruines, égorgez-les*, comme ce morceau de phrase : *les pauvres laïcs et paysans* doit faire sale impression. Les princes n'ont pas aimé. Et voici qu'à la fin de son sermon, l'expression *colère de Dieu, colère du Christ, colère de la sagesse divine* revient sans cesse. Face à ce parler de grandeurs, il évoque Absalon perdu, percé de javelots ; les nobles font la grimace, mais ça se gâte encore : il réfute que rien puisse changer *à l'amiable*. Sans doute sa bouche à ce moment-là s'est tordue, *à l'amiable*, non, cela n'ira pas, il faut l'épreuve du feu, leur dit-il, contre ceux qui se scandalisent au moindre petit mot. Car les puissants ne cèdent jamais rien, ni le pain ni la liberté. Et c'est à ce moment qu'il prononce devant eux sa plus terrible parole. Devant le duc Jean, le prince héritier, le bailli Zeiss, le bourgmestre et le conseil d'Allstedt, après le glaive, les pauvres, Nabuchodonosor et la colère de Dieu, voici que Müntzer dit : **IL FAUT TUER LES SOUVERAINS IMPIES.**

## L'été frappe à nos portes

**M**<sub>UND</sub>, c'est *la bouche* et *Zerstörung, la destruction*. Si bien qu'on est libre d'entendre, dans Thomas Müntzer, une affinité prodigieuse de la parole et de la négation. Bien sûr, on peut voir dans Müntzer un de ces idéalistes passionnés que la médecine brocarde, on peut bien foutre sur le divan Rousseau, Tolstoï, Lénine, et leur tirer les vers du nez. On peut voir dans toute révolte et dans toute ardeur une douleur personnelle qui se transfigure ; et quoi ?

Soudain, les têtes tournent et les corps ont la légèreté de la lumière. Alors on peut tout dire ! Les pensées zèbrent, s'aimantent, ceux qui ne laissent pas de mots tombent pour toujours. Ils tombent dans le trou. On ne les entend plus, on ne les voit plus. On les aime avec remords ; cela fait du bien le remords. La grande égalité du vide.

Oui, Müntzer est violent, oui, Müntzer délire. Il appelle au Royaume de Dieu ici et maintenant, c'est beaucoup d'impatience. Les exaspérés sont ainsi, ils jaillissent un beau jour de la tête des peuples comme les fantômes sortent des murs.

Mais de quel trésor de distance et de délégation, de quel chantournement de l'âme se soutiennent les grands sophismes du pouvoir ? Il y aurait à en faire une histoire graduée, subtile, infiniment rocambolesque mais honteuse, avec ses

mille dosages de poisons, de mensonges proférés, fabriqués, admis, crus, répétés, de préjugés sincères, de mauvaises consciences à demi avouées, secrètes, et toutes les contorsions dont l'âme est capable.

Pourtant, entre deux longues périodes à la peine, des voix s'élèvent. Et plus la peine est régulière et plus les voix sont saccadées. Et plus l'autorité semble unanime et plus les voix sont singulières. Müntzer est une voix. Il crie que princes et serviteurs, riches ou pauvres, Dieu nous a pétris dans la même boue de caniveau, taillé dans le même bois de santal.

Müntzer est fou, mettons. Sectaire. Oui. Messianique. Oui. Intolérant. Oui. Amer. Peut-être. Seul. En quelque sorte. Voici ce qu'il écrit : "Écoute, j'ai placé mes paroles dans ta bouche, je t'ai placé aujourd'hui au-dessus des hommes et au-dessus des empires afin que tu déracines, brises, disperses et renverses, que tu construises et que tu plantes." Voici encore ce qu'il écrit : "Qu'ils se battent ! La victoire est merveilleuse qui entraîne la ruine des puissants tyrans impies." Et encore : "Chers frères, assez d'attente et d'hésitation ! Il est temps. L'été frappe à nos portes. Rompez votre amitié avec les impies, ils empêchent la parole de Dieu d'agir avec toute sa force. Ne flattez pas vos princes, sinon vous vous condamnez à la ruine avec eux. Doux savants, ne m'en veuillez pas, il m'est impossible de parler autrement." Et nous, qu'est-ce qui nous sera impossible ?

## Le soulèvement de l'homme ordinaire

**L**A GUERRE des paysans avait commencé dans la Souabe, près du lac de Constance. Puis elle avait poussé vers le Tyrol et le Nord. Ce fut une succession de révoltes, mais pas seulement paysannes, urbaines aussi, ouvrières. Müntzer s'était adressé au pauvre homme, et il tenta un instant de fédérer la foule des mécontents. Il ordonna au comte de Mansfeld de "s'humilier devant les petits". C'est qu'il n'avait jamais entendu ça, le comte ! Müntzer déclare que les oiseaux vont dévorer la chair des princes. C'est une citation du Testament.

Il signe ses lettres : *Müntzer armé du glaive de Gédéon*. Il déraile. Il se croit inspiré. Il l'est. Il est inspiré par les feuilles vertes, le crottin, la vérole, les nuages, par la grande fourmilière des villes, par ses idées de libération, par les champs piétinés, les métairies et les domaines, par les vignes arrachées, par la taille, par les charges, par les sobriquets injurieux, par les faux, les palis, les pieux, les lances, oui, il est inspiré par le grand rictus de la bête malade, par le rideau qu'on déchire, par la rafale, l'atelier, le travail routinier, et des monceaux de faits, oui, il est inspiré par Dieu, mais Dieu, alors, c'est la cicatrice réelle, c'est le commerce des vagues, "une liasse noircie de frustrations et de torpeurs".

C'est en essayant d'organiser la révolte en Thuringe, à Allstedt, que Müntzer se détacha des autres prédicateurs. Le fond devint social, enragé. La frange huppée de ses sympathies se mit à prendre peur. Il parlait d'un monde sans

privilèges, sans propriété, sans État. Il excitait avec force contre l'oppression. Il appelait Luther "la chair qui mène molle vie à Wittenberg". Il disait : "Il faut que le monde entier reçoive un grand coup." Il disait : "Ce sont les seigneurs eux-mêmes qui font que le pauvre homme est leur ennemi. S'ils ne veulent pas supprimer les causes de l'émeute, comment cela pourrait-il s'arranger à la longue ? Ah ! chers sires, qu'il sera beau de voir le Seigneur frapper parmi les vieux pots avec une verge de fer ! Dès que je dis cela, je suis un rebelle. Allons-y !" Et il y alla.

Le 17 mars 1525, Mulhouse se souleva à quelques jours de son arrivée. Il n'avait pas souhaité ce soulèvement, qui venait trop tôt. Les faits sont ainsi, ils ont lieu quand ils veulent. Müntzer se résigna. Puisque la révolte était venue, il proclama : "Soulevez les villages et les villes, et surtout les compagnons mineurs et autres braves garçons, qui seront bien utiles. Nous ne devons pas dormir plus longtemps." Il encourage Balthazar, Barthel Krump, Valtein et Bischof à se porter en tête de l'insurrection. Le cœur doit devenir plus vaste que tous les châteaux, plus solide que toutes les armures. Il faut y aller, tant que le fer est chaud. "Vlan ! vlan ! – crie-t-il – Il n'est pas possible, aussi longtemps qu'ils seront en vie, que vous vous libériez de la crainte des hommes. Tant qu'ils régneront sur vous, on ne pourra pas vous parler de Dieu. Allons-y ! pendant qu'il fait jour ! Suivez ! Suivez le Christ !"

Alors, Kurt von Tutteroda se joint à lui, Heinrich Hacke se joint à lui, Christoph von Altendorf se joint à lui. Et il écrit lettre sur lettre, sa première guerre est d'écriture. Et il sait écrire, Thomas Müntzer, il a quelque chose de vif et de funeste, une haine attisée, le tour méchant, de la douceur aussi. Nietzsche s'inspirera de lui en secret, du jaillissement müntzerien, de son extravagance. Mais Müntzer est un homme d'action, ce qu'il écrit l'emporte. Il ne méprise pas l'homme ordinaire, il ne méprise pas le commun. Müntzer, c'est la jonquille et le chardon, l'ortie et la sève. Il cite Daniel : "Le pouvoir sera donné au peuple." Nietzsche est alors bien loin.

La révolte gronde. Dans la Hesse, dans la Haute-Franconie, en Thuringe, dans le Harz, en Saxe, de toutes parts, on se bouscule, on se heurte. Mulhouse et Erfurt sont au cœur de ce soulèvement populaire. Les châteaux sont rasés, les remparts crevés ; partout on raconte que les paysans se révoltent, qu'ils vont aller jusqu'à Rome. On raconte que depuis les confins de la chrétienté on se soulève, même chez les Turcs !

Au départ, les princes ne surent que faire, la respiration du monde semblait accélérée, il faisait jour sans cesse, les oiseaux mangeaient de la terre, les bêtes dormaient debout. Le landgrave de Hesse, Philippe I<sup>er</sup> le Magnanime, avait vingt et un ans ; c'était un garçon intelligent, mais égoïste, sans instruction. Il avait plutôt une sale gueule, Philippe, et sur le très beau portrait qu'on a de lui, environ dix ans plus tard – peinture qui est aujourd'hui au Wartburg Museum dans un angle, sous une vitre trop éclairée –, on lui trouve le front bombé, l'œil globuleux, la moue pénible et la peau grasse.

Vers 1504, au moment où Philippe était venu au monde, mais très loin de là, à Cathay, le bon Shen Zhou peignait des oranges et des chrysanthèmes. Il les avait peints d'abord dans sa tête, pétale par pétale, pelure par pelure, quartier par quartier, pépin par pépin. Et ce jour-là, tandis qu'il les peignait sur un long rouleau de tissu, il y eut un petit vent glacé. Le 13 novembre 1504, son rouleau d'encre et de couleurs légères se replia. Les oiseaux s'envolèrent dans le paysage, le pêcheur solitaire leva la tête, les châtaignes tombèrent dans l'eau, la barque s'écarta un instant du rivage. Et dans les hautes herbes poussant autour des pierres, entre les branches mortes, le petit crabe du temps vint chatouiller les doigts du peintre. Shen Zhou était vieux, assis près de la rivière, il sentit s'échapper de lui un peu de la sève et du souffle ; le disque de la lune tomba dans le seau. Il y eut quelques adjonctions de gris et de noir, une feuille mourut. Sa formation de peintre avait été lente et tardive, sa mort serait douce. Il avait peint des paysages, des fleurs, des animaux, et il mourut dans une forêt de petits arbres. À ce moment, à des milliers de kilomètres, Philippe de Hesse, je veux dire le petit enfant de cinq ans qui allait devenir le landgrave de Hesse, sentit un frisson bizarre, comme d'une antériorité surgissant. Une branche raclait le mur, la nuit bougeait. Et si on se fout que le peintre chinois des rocailles et des

oiseaux ait eu ou non quelques mystérieuses parentés d'âme avec le landgrave de Hesse, les fantaisies sont pourtant une des voies de la vérité. L'Histoire, c'est Philomèle, et on l'a violée à ce qu'on dit, et on lui a coupé la langue, et elle siffle la nuit au fond des bois.

\*

Face au désordre, le landgrave de Hesse ne savait quoi penser ; il était jeune et impétueux. Il tournicotait dans la chambre de Luther, celle où avait logé le grand homme, et il regardait par la petite fenêtre les toits de Wartburg. Il faisait soleil. La campagne était toute verte et les cheminées ne fumaient plus. La ville était assez grande et belle, mais de haut, comme ça, ce jour-là, il lui sembla qu'il planait sur elle une sorte de léger brouillard, un halo ; il n'aurait su dire ce que c'était.

Il fallait pourtant se décider, pour ne pas laisser à Müntzer le temps de s'organiser. Depuis le mois d'avril, on disposait d'un corps d'armée. Le prince avait ordonné des expéditions sur tout son territoire et avait soumis quelques rebelles. Le 3 mai, il avait battu les paysans de Fulda. Il hésitait pourtant, fallait-il marcher sur Mulhouse ? Fallait-il défier Müntzer ?

À Mulhouse, Müntzer s'occupait de réformes ; mais la révolte se soldait en une mesquine démocratie d'artisans. Ses compagnons d'Allstedt le rejoignirent ; et il se mit aussitôt à prêcher aux tisserands de Mulhouse, aux mineurs de Mansfeld : "Qui veut combattre contre les Turcs, celui-là n'a pas à courir au loin, ils sont là ! Les princes ont l'âme en peine, car Dieu veut les sarcler jusqu'à la racine." Mais même ce ton-là ne suffit plus, ça n'enflamme pas assez de monde, ça ne va pas assez vite. Aussi, quand Müntzer apprend qu'il y a une foule d'hommes révoltés à Frankenhäusen, et qu'elle se gonfle sans cesse des paysans alentour, il appelle la ville de Sachsenhausen à se soulever. "Attaquez-vous au nid de l'aigle !"

La menace se précisait ; les princes se ressaisirent. Le landgrave de Hesse coupa toute liaison entre Frankenhausem et d'autres troupes de paysans qui se trouvaient en Franconie. Le 12 mars 1525, Müntzer prit la route. Il avait avec lui trois cents hommes, pas plus, comme Gédéon. Il croyait répéter la fable. Il allait à la guerre comme dans la Bible, priant, exultant, appelant un miracle, dans une atmosphère de fin du monde.

## Dernières lettres

**A** PARTIR DE LÀ, tout va très vite. Müntzer n'a pas de cavalerie, pas d'artillerie. Seulement quelques bombardes. Face à lui : six colonnes princières, bien ordonnées, entraînées et nourries. De nouveaux renforts d'insurgés arrivèrent auxquels les princes coupèrent la route. C'est alors que le duc Albert de Mansfeld entama des négociations. Il fallait que ça traîne en longueur, afin de démoraliser l'adversaire et de gagner du temps. La négociation est une technique de combat.

Albert de Mansfeld porte le numéro 7, il est le 7<sup>e</sup> Albert de sa famille. Il y a déjà eu six Albert. Je ne sais rien d'Albert 5, ni d'Albert 6, mais Albert 4 était un chic type, il mourut à l'âge de quarante ans édenté et heureux. Quant à Albert 3, je ne peux rien en dire, son existence est discutée, certains prétendent qu'il s'appelait Gérard ou Abdel, ce qui est rigoureusement impossible. Et Albert 2 ? et 1 ? Je ne sais pas, on s'y perd entre les dynasties d'Ascanie, de Henneberg et de Mecklembourg. Mais Albert 7, quant à lui, était un sacré finaud, il savait comment les négociations doivent s'étirer dans le temps, afin de permettre aux puissants de regrouper leurs forces. Et puis l'attente sape le moral de ceux qui n'ont pas l'habitude de la guerre, et les dispose au compromis. D'autant que, depuis le début de leur existence, on les a habitués à tant de respect, tant de

crainte, qu'ils sont tout prêts à croire encore un instant à la parole des princes. On préfère toujours croire à la parole du père. Notre désir s'ordonne à son registre.

Müntzer se méfie des négociations, il en flaire les pièges. Afin de briser le sortilège où les princes l'enferment, il adresse une lettre au comte de Manderscheid, un des conseillers d'Albert ; il lui adresse une lettre empoisonnée : "N'as-tu pas dégusté dans ta fiente martinienne ce qu'Ézéchiél dit au chapitre xxxix, 17-20 : que Dieu commande à tous les oiseaux du ciel de dévorer la chair des princes, et aux bêtes sans raison de sucer le sang des grands personnages, ainsi qu'il est écrit aux chapitres xviii et xix de l'Apocalypse ?" Plus loin, il déclare, citant Daniel, que "Dieu a donné le pouvoir à la communauté" ; et il signe : *Thomas Müntzer, armé du glaive de Gédéon*. Il y va fort. Sans doute cherche-t-il à blesser l'orgueil du comte, à déjouer sa stratégie d'usure, en le poussant au combat. C'est ce que prétend Kautsky. Bloch pense pareil. Engels n'en dit rien. Et là-dessus, Dieu est resté muet.

Müntzer n'oublie pas le comte Ernest, qui avait lancé l'interdit sur la messe allemande. Dans une poignée de lettres, voici ce qu'il lui écrit : "Vois-tu, pauvre et misérable sac à asticots (c'est le début de la lettre), qui t'a fait prince de ce peuple que Dieu a payé de son sang ?" La journée commence bien, car c'est toujours profit que d'entendre la vérité. Plus loin, il continue : "Si tu n'acceptes pas de t'humilier devant les petits, sache que nous avons un ordre immédiatement exécutoire, je te le dis ; le Dieu éternel et vivant a promis que nous t'arracherions de ton siège avec toute la force qui nous est donnée. Car tu es inutile à la Chrétienté, tu es la ruine et le fléau des amis de Dieu, ton nid sera mis en pièces et écrasé. Il faut que ta réponse nous parvienne aujourd'hui même : prends bien garde. C'est sans délai que nous accomplirons la tâche que Dieu nous a prescrite ; de ton côté fais pour le mieux. Je suis en route." On transmet les deux lettres. Elles restèrent sans réponse.

## Les mots

**P**ENDANT ce temps, les troupes s'impatientaient. On était pris entre les sermons enflammés de Müntzer et la cavalerie des princes. Pendant ce temps, d'autres armées s'acheminaient vers Frankenhäusen, la situation devenait de jour en jour plus menaçante.

C'est alors qu'arriva Philippe de Hesse avec une armée de huit cents cavaliers et de trois mille hommes. Dans la troupe de Müntzer, il y eut soudain des défections, et l'on songeait à négocier. On avait peur. Et on avait raison. Une intense activité diplomatique s'engagea, enfumage habile et odieux. Les princes demandaient qu'on leur livre Müntzer et ses plus proches compagnons. Ici, l'histoire se trouble, et on trouve seulement sous la plume du pseudo-Melanchthon les discours imbéciles d'un pseudo-Müntzer. Qu'a-t-il vraiment dit ? Qu'ont-ils vraiment fait ? On le devine. Il a dû beaucoup brûler durant ces quelques jours, Thomas Müntzer. Il a dû pétarader de toute sa force, il a dû gueuler sa foi et rameuter la misère, la rage, le désespoir et l'espoir. Les discours prêtés aux princes, quant à eux, sont de faux manifestes. On dit que la vérité a plusieurs visages, dont l'un serait plus affreux que le mensonge, mais toujours

caché. C'est étrange de penser que des gratte-papier à toque rouge ont délibérément effacé la mémoire de ceux qu'on persécutait, qu'ils ont accepté d'écrire faux.

Pourtant la fausse parole transmettra entre les lignes un éclat de la vérité. "Ce ne sont pas les paysans qui se soulèvent, c'est Dieu !" – aurait dit Luther, au départ, dans un cri admiratif épouvanté. Mais ce n'était pas Dieu. C'étaient bien les paysans qui se soulevaient. À moins d'appeler Dieu la faim, la maladie, l'humiliation, la guenille. Ce n'est pas Dieu qui se soulève, c'est la corvée, les censives, les dîmes, la mainmorte, le loyer, la taille, le viatique, la récolte de paille, le droit de première nuit, les nez coupés, les yeux crevés, les corps brûlés, roués, tenaillés. Les querelles sur l'au-delà portent en réalité sur les choses de ce monde. C'est là tout l'effet qu'ont encore sur nous ces théologies agressives. On ne comprend leur langage que pour ça. Leur impétuosité est une expression violente de la misère. La plèbe se cabre. Aux paysans le foin ! aux ouvriers le charbon ! aux terrassiers la poussière ! aux vagabonds la pièce ! et à nous les mots ! Les mots, qui sont une autre convulsion des choses.

## La bataille de Frankenhausen

**A** INSI, des quatre coins de l'Empire surgirent des hordes de misérables. Müntzer chantait, la foule venait. Le landgrave de Hesse n'en croyait pas ses yeux. Puis ce furent les ouvriers des villes, les fous, toute la paysannerie se souleva brusquement. Il y eut un grand effroi chez les nobles et les bourgeois. Les femmes quittaient le foyer, les enfants marchaient à travers champs à la suite du Saint-Esprit. Les jeunes filles, les vagabonds, la populace atroce, les bêtes même ! On vit ainsi toutes sortes de gens, allant par deux ou trois, tout seuls aussi, partis sans bagage, sans rien. On ne savait pas ce qu'ils voulaient. Les seigneurs et leurs bandes armées n'osaient plus rien faire ; ils les regardaient passer, effarés. Une vague crainte commençait de naître. Que fallait-il décider ? On n'avait jamais vu ça. Tout le monde laissait derrière lui sa maison, sa cahute, et rejoignait la foule errante. Et où allaient-ils tous ces gens ? On l'ignorait. On craignait même de les disperser. Ils dormaient dans les bois, dans la paille, rêvant.

Mais une fois passé le premier moment de stupeur, les princes réagirent ; ils ordonnèrent à leurs forces de se regrouper. Ça faisait quelques milliers d'hommes bien armés, aguerris. Les autres, les va-nu-pieds, s'étaient vaguement

rassemblés dans une immense plaine, et ils se tenaient là, sans que personne sache trop ce qui se passait.

Il y eut d'abord un cri. Quelques cavaliers crevèrent les rangs de la foule en désordre, puis leurs chevaux s'arrêtèrent entre les deux camps. Il plut un peu. On trouva refuge sous de grands arbres morts. Les soldats suaient sous leur carapace de fer. De loin, ils voyaient s'agiter quelques silhouettes parmi les paysans.

Soudain, il y eut une rumeur à l'aile gauche, oh ! pas grand-chose, mais une secousse se propagea de bête en bête, de cavalier en cavalier, comme un peu de vent dans la paille. Un cheval avait dû en bousculer un autre et quelques hommes étaient maintenant à terre. Le comte Albert fit signe qu'on attende. Les rangs se desserrèrent. On entendit les armes tinter. Tout le monde était prêt. Au loin, la troupe de vagabonds ne semblait pas se préparer à l'assaut ; le désordre était tel qu'il n'y avait sans doute ni plan ni chef. Les paysans hésitaient à se rendre. Leurs artilleurs n'arrivaient même pas à charger leurs bombardes. C'était le chaos. Lorsque soudain, il y eut un arc-en-ciel. La grande colline chauve s'irisa. Le ciel devint très bleu. Müntzer y vit le signe qu'il attendait. Il parla. On écouta. Comme tant d'autres avant lui, il invoqua un signe ; il voyait la marque de Dieu ; c'était le moment décisif, on allait traverser le Jourdain.

Alors, on se mit à prier, mais pas à genoux, debout. Ce devait être étrange, ces milliers d'hommes en guenilles et en armes, regardant le ciel. Puis, comme on attendait encore la réponse d'une ultime ambassade, l'artillerie des princes ouvrit le feu.

Ce fut un désordre indescriptible. Les corps tombèrent, frappés. Il y eut des cris, de la fumée, on se sauva. Les coups reprirent. Les paysans couraient hagards, fauchés par les balles. Dans le camp des princes, les fantassins s'étaient glissés derrière les arquebuses et attendaient les ordres. Les cavaliers attendaient eux aussi. Müntzer exhortait les hommes, il hurlait sa confiance en Dieu, il les retenait par les manches, ah ! je ne sais ce qu'il faisait, sans doute il versait des larmes ; il rageait. Des cadavres gémissaient dans l'herbe, appelant, suppliant. Les grands arbres levaient leurs bras impuissants. Le ciel était maintenant d'un

bleu immense, horrible. À ce moment, on entendit un autre cri, un hurlement plutôt, une clameur. C'étaient les fantassins et les cavaliers qui chargeaient. Les paysans du premier rang, qui avaient tenu ferme, furent balayés.

En face, quelques cavaliers tombèrent désarçonnés à coups de faux. On se jetait alors sur eux, on leur arrachait des morceaux d'armure, puis on les abandonnait, piétinés, sous le ventre de leurs chevaux. Mais le gros de leur troupe perça le front. En deux ou trois points, on résista. Les paysans formaient de petits groupes compacts, harcelant les chevaux, se saisissant brutalement d'un brassard, d'une jambière, de n'importe quoi, et tirant en tous sens jusqu'à ce que l'homme tombe et qu'on le crève.

Cependant, l'armement des cavaliers leur donnait un tel ascendant que très vite toute résistance céda. Philippe de Hesse écrira lui-même, plus tard : "Avec les nôtres, nous précipitâmes alors le mouvement et massacrámes tous ceux qui nous tombaient sous la main. Nous fîmes incontinent irruption dans la ville, nous la conquîmes et nous tuâmes tous les hommes qui s'y trouvaient ; nous pillâmes la ville et, de la sorte, *avec l'aide de Dieu*, nous obtînmes en ce jour la victoire et le triomphe, dont nous devons à bon droit rendre grâce au Tout-Puissant dans l'espérance d'avoir accompli et exécuté une bonne œuvre." Il y eut quatre mille morts.

## Müntzer décapité

**O**N VEUT des histoires, ça éclaire dit-on ; et plus l’histoire est vraie, mieux on l’aime. Mais les histoires vraies, personne ne sait en raconter. Pourtant, on est fait d’histoires, on nous a tenus avec ça depuis l’enfance : “Écoutez ! Lisez ! Regardez !”, que notre vérité soit faite, qu’elle nous touche au plus près et nous repousse le plus loin possible avec des images et des mots.

Sur la fin de Thomas Müntzer, il existe une légende de lâcheté et ses nombreuses variantes. Müntzer aurait fui et se serait caché et on l’aurait trouvé et on l’aurait livré au comte de Mansfeld et il aurait été emprisonné dans un cachot et torturé et il aurait renié et imploré la grâce des princes et dicté une lettre contrite aux habitants de Mulhouse. Je n’en crois rien. Ces légendes scélérates ne viennent courber la tête des renégats qu’au moment où leur est retirée la parole. Elles ne sont destinées qu’à faire tinter en nous la voix qui nous tourmente, la voix de l’ordre, à laquelle nous sommes au fond si attachés que nous cédon à ses mystères et lui livrons nos vies.

Müntzer était marié ; de sa femme, on ne sait presque rien. On sait qu’elle avait été nonne puis qu’elle avait embrassé sa cause et qu’après le désastre, les chevalets et les crevaisons d’yeux, elle eut la vie sauve. On raconte aussi qu’elle

était alors enceinte et qu'elle fut battue et outragée. On ne connaît d'elle qu'une seule lettre, une requête : "Je supplie humblement Votre Grâce Princièrre de bien vouloir considérer ma grande misère et pauvreté. J'ai entendu dire que Votre Grâce Princièrre avait la bonne idée que je retourne au couvent. Telle est la faveur que je souhaite d'elle." Ernst Bloch écrit que cette lettre est pleine d'incohérences, je la trouve quant à moi déchirante.

On raconte encore que Müntzer avait des enfants. Afin d'éviter les persécutions, ils durent changer de nom et adopter le diminutif de Münzel, qui signifie "piécette", "aumône".

\*

À présent, voici Thomas Müntzer, à la même place que son père. Sûrement, c'était bien terrible à la fin de se retrouver là, enchaîné, au milieu de la foule. Je ne sais pas ce qu'il pensait. Je récuse le doute, la trahison, le reniement. Peu importe. Parce qu'il savait si mal haïr, parce qu'il était allé chercher si loin de lui les raisons de son existence et qu'il avait transmué sa haine en une foi amère, parce qu'il avait si fermement senti la force du signe = , et que l'on n'obtient davantage de pain ou de liberté qu'en l'arrachant, il se retrouvait là.

Je n'irai pas plus loin dans ses pensées ; je les lui laisse. Le voici devant nous, sur l'estrade, à mille lieues de la jouissance avaricieuse. Je le vois, Thomas Müntzer ! et ce n'est plus le petit Thomas de tout à l'heure, ce n'est plus le gavroche du Harz, le fils du mort, non, ce n'est même plus un objet d'étude, c'est n'importe quel homme, n'importe quelle vie insaisissable.

Il va mourir, maintenant. Il va mourir. Il a trente-cinq ans. Sa colère l'a porté ici. Jusqu'ici. On lui a tordu le corps : les bras, les jambes, il saigne. Il est à bout de forces.

Alors la hache se lève. Les visages sont là, par centaines, tout autour. Ils regardent, effarés, pas sûrs de bien comprendre. Les mendiants, les tanneurs, les faucheurs, les pauvres bougres regardent, ils regardent ! Et que voient-ils ? Ils voient le petit homme sous le grand fardeau. Ils voient un homme comme eux,

corps entravé. Que c'est petit un homme, c'est fragile et violent, inconstant et sévère, énergique et rempli d'angoisse. Un regard. Un visage. Une peau. Soudain la hache retombe et tranche le cou. Oh ! que c'est lourd une tête, deux ou trois kilos d'os et de marmelade. Et que ça gicle le sang ! Sa tête sera empalée. Son corps sera traîné sur l'estrade et puis jeté aux chiens. La jeunesse est sans fin, le secret de notre égalité immortel, et la solitude fabuleuse. Le martyre est un piège pour ceux que l'on opprime, seule est souhaitable la victoire. Je la raconterai.

Ouvrage réalisé par le Studio [Actes Sud](#)